



STÉPHANE ALLIX

LORSQUE J'ÉTAIS
QUELQU'UN D'AUTRE



STÉPHANE ALLIX

*Lorsque j'étais
quelqu'un d'autre*

Le Livre de Poche remercie les éditions
MAMA pour la parution de cet extrait.

CHAPITRE 1

Partir

Alors que mon avion survole l'océan végétal de la forêt amazonienne, je suis à des années-lumière de me douter de ce qui m'attend. Je savoure avec une certaine impatience les derniers instants d'un voyage de plus de vingt heures commencé la veille, à Paris.

Encore une poignée de minutes et l'appareil en provenance de Lima, la capitale du Pérou, se pose sur le tarmac humide de la petite bourgade tropicale de Tarapoto.

Comment imaginer que ma vie va prendre un tour si inattendu ? La *rencontre* va se produire ici, mais elle aurait pu tout aussi bien avoir lieu à Paris, ou ailleurs. C'est le moment qui est important, plus que l'endroit. Et le moment est particulier : après des années d'activité intense, je m'accorde enfin une pause. Une parenthèse.

L'occasion de faire le point sur ma vie.

Le temps file tout seul depuis trop longtemps. Je veux me retrouver, avoir confirmation que je suis sur le bon chemin, me pencher sérieusement sur les bles-

sures que je porte, comprendre ma colère, guérir de mes ombres. Cette colère ne se manifeste pas dans des gestes, mais davantage par une sorte d'angoisse intérieure quasi permanente. Aussi en guérir est devenu impératif, une question de santé, de survie même. Il y a des moments dans une existence où quelque chose ne va pas, et où *l'urgence* de changer devient trop forte. C'est ce qui m'arrive aujourd'hui. Je ne peux plus reculer.

Je vais découvrir que lorsqu'on demande de l'aide à l'univers le destin nous vient en aide. Même s'il est parfois difficile de s'en rendre compte, c'est *toujours* le cas.

Côtoyer la mort depuis tant d'années m'a permis de comprendre combien ne pas écouter sa petite voix intérieure, et au-delà ne pas accepter de voir ce qui souffre en soi, c'est prendre le risque finalement de passer à côté de sa vie.

Remettre à plus tard, c'est souvent remettre à trop tard.

Mon frère est mort devant mes yeux dans un accident de voiture. Il venait d'avoir trente ans et en une fraction de seconde, alors qu'il débordait de force, il a disparu. Lui avait su suivre ses instincts et ne jamais transiger. Il a bien fait.

J'ai également accompagné mon père, âgé de quatre-vingt-cinq ans, jusqu'à son dernier souffle. Alors qu'il était en train de s'éteindre, une phrase qu'il a prononcée m'a marqué à jamais. Assis sur son lit d'hôpital, il m'a regardé et m'a dit, sur un ton étonné : « Quand je pense à l'avenir, je comprends que

c'est fini, et quand je regarde en arrière, je m'aperçois que la vie est passée en un clin d'œil.» Et il accompagna ces mots d'un claquement de doigts, sec, le regard marqué par la stupeur de ce constat sans appel. Qu'aurait-il voulu changer, s'il avait pu revenir en arrière? Qu'est-ce qu'il n'avait pas mené à bien lorsque cela était encore possible? Qu'aurait-il pu guérir? Quels regrets avait-il au crépuscule de sa vie?

L'expérience m'a démontré combien il est important de suivre son intuition, même quand elle semble nous conduire vers de grands bouleversements. Vouloir être libre nécessite de prendre des risques et de se remettre en question. Le monde n'est qu'incertitude, mais est-ce une raison pour ne rien entreprendre quand notre être intérieur nous hurle d'agir? Certes, on trouve toujours des excuses valables pour ne pas bouger, mais jusqu'à quand pense-t-on pouvoir reporter de découvrir qui l'on est vraiment, alors que tout brûle en nous? Est-ce la prudence, la raison qui nous en dissuade? Ou l'habitude, la paresse, la peur? Et n'est-ce pas cette cécité volontaire qui finit par nous rendre malades?

Je reculais la confrontation depuis trop longtemps, alors j'ai décidé de sauter le pas, quoi qu'il en coûte. Je suis parti pour me regarder en face, dans la solitude et la méditation, sans les œillères que la vie quotidienne maintient en permanence. Je m'engage dans cette retraite loin du monde avec le désir de me rencontrer. Je n'imagine pas combien cela va être le cas.

J'ai la chance de cheminer dans l'existence au côté

d'une femme qui me ressemble. Alors qu'hier Natacha m'avait accompagné à Roissy, au moment de nous dire au revoir, dans le parking de l'aéroport, nous nous sommes pris dans les bras l'un de l'autre. Serré contre elle, j'ai compris cette chose incroyable : ma femme est mon *refuge*. Comme je tiens à elle ! Rompre notre embrassade a été un déchirement, nous allions être séparés plusieurs semaines. Je n'ai rien voulu en montrer sur le moment. Et nos mains se sont lâchées, et je me suis dirigé vers l'aérogare, et elle est repartie en voiture ; nous pleurions tous les deux. Cette vie qui bout en moi avec violence a des répercussions sur notre couple. Mais je vis avec Natacha tellement de moments extraordinaires que l'évidence des efforts à faire pour éclairer nos zones d'ombre respectives s'impose à tous les deux. Et c'est avec confiance et un profond respect mutuel que nous grandissons ensemble. C'est l'amour que nous nous portons qui lui permet de comprendre et d'accepter ce besoin de me retrouver seul, parfois. Je lui en suis extrêmement reconnaissant.

Juste avant d'embarquer, encore secoué, j'ai reçu un texto de ma fille, Luna, me disant : « Voyage comme avant. » Nouvelle émotion. Sa délicatesse et la force de son intuition ne cessent de me surprendre. Ce nouveau-né, que je tenais dans les bras avec tendresse il y a si peu de temps, est devenu une adulte à la maturité impressionnante. Que le temps passe vite sur le visage de son enfant. Mais quelle joie de voir se construire un être humain. Un être humain pour lequel on donnerait tout sans la moindre hésitation. Qu'il est beau et évident, cet amour-là.

Si l'intensité émotionnelle d'un départ est à la mesure de ce que le voyage réserve, alors je devrais attacher ma ceinture.

Les roues de l'appareil touchent le sol. La frange des arbres en bordure de piste danse dans les hublots, puis l'avion ralentit, roule jusqu'à son point de stationnement et vient s'immobiliser en face de l'aérogare. Agitation des passagers, les portables qu'on rallume, les coffres à bagages qu'on ouvre avec impatience. Les portes déverrouillées laissent entrer dans la carlingue une chaleur moite et une odeur de terre mouillée mêlée à des relents de kérosène. Je descends bientôt, pénètre dans le petit aéroport, récupère mon bagage, et prends la route du centre qui va m'accueillir, à l'extérieur de la ville.

La saison des pluies approche, des nuages d'altitude se présentent déjà dans le ciel à une poignée de kilomètres au nord. Alors que je laisse derrière moi les ultimes maisons de Tarapoto, je découvre un paysage vallonné fait de collines, de champs et d'une forêt riche, chaude et bruyante. Je quitte bientôt la route pour un chemin de terre rouge puis, arrivé dans un village, je sors du véhicule et termine à pied.

L'endroit où j'arrive après quarante-cinq minutes de marche s'appelle Terra Nova. «Nouvelle Terre». C'est bien nommé et c'est isolé. Je suis en sueur. Quelques casemates, de gros rochers noirs sur l'esplanade, je passe ma première nuit dans un hamac tendu sous un toit précaire. Ma cabane, située à bonne distance du camp, n'est pas totalement achevée. Je la découvre

le lendemain à l'aube : une plate-forme de planches épaisses, un toit de palmes et des murs qui seront simplement tendus de moustiquaires qu'il reste encore à poser, le tout construit contre un arbre imposant, un *ojé*, me dit Yann, le jeune Français qui dirige ce centre depuis peu. C'est là où je vais passer les semaines à venir, dans une bicoque ouverte aux quatre vents. Tout seul, juste avec moi-même... et les esprits.

Un lit recouvert d'un rectangle de mousse, un drap fin, une table et une chaise : le paradis de l'introspection. Les toilettes : un trou creusé dans le sol. Sur le devant de la cabane, un espace dégagé dans la végétation m'offre une vue large sur le ciel. Partout ailleurs les arbres gigantesques élancent leur feuillage très haut. Yann m'explique qu'il est possible de descendre vers la rivière située à une cinquantaine de mètres en contrebas par un petit chemin que je serai seul à emprunter. Il y a des sortes de douches au camp, mais je pense déjà que la rivière fera très bien l'affaire. J'ai un tel désir de solitude. Pour les repas, on me les apportera deux fois par jour. L'isolement va être total. Le rêve.